53e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 13 26 MARS 1936

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues"

SOMMAIRE

I. Portrait de M. Georges MANDEL. — Sa carrière politique. — Ses débuts avec Clemenceau. — Son attitude sous la Chambre du Bloc national. — Sa manière de travailler et d'agir. — Ses lacunes. — II. M. Anthony EDEN. — Sa famille, ses antécédents. — III. M. SCHUSCHNIGG, chancelier d'Autriche. — Son arrivée au pouvoir. — Ses origines familiales. — Ses études chez les Jésuites de Feldkirch. — Ses talents d'acteur-écolier. — Sa collaboration avec Dollfuss. — Sa politique et ses buts. — IV. *Notes intimes* de René BAZIN. — Ses idées sur la technique du roman et la responsabilité du romancier au point de vue moral. — V. Son apologétique. — Robustesse et raisons de sa foi catholique. — VI. Croquis des écrivains de son temps : Lemaître, Anatole France, Daudet, Brunetière. — La mort de François Coppée racontée par Bazin.

I

L'un des traits les plus frappants de la situation actuelle, en France tout au moins, c'est l'état d'attente, d'anxiété, d'inquiétude que l'on remarque chez un nombre croissant de nos concitoyens. L'une des phrases les plus courantes est celle-ci : « Cela ne peut pas durer ! » Nul ne sait comment se produira le dénouement ; mais tous s'accordent à désirer un dénouement. Et ce désir se traduit en fait par l'attente d'un homme. L'attention aux hommes, aux individus, aux fortes personnalités sur qui repose le destin d'un peuple entier, apparaît de plus en plus dans les périodiques. Pour mettre la chose en évidence, nous allons essayer, sans sortir des Revues de date récente, de dresser aujourd'hui une galerie de portraits contemporains.

La *Revue de Paris* du 1er février nous offre celui de Georges Mandel. C'est actuellement l'un des noms les plus en vue de la grande politique. Il y a du mystère dans cet homme : du mystère dans sa naissance (car son vrai nom est Jéroboam Rothschild), — du mystère dans ses idées, — du mystère dans ses aspirations, — du mystère dans les espoirs que certains fondent peut-être sur lui !

« Tout est singulier en lui, écrit *Ignotus* dans l'article que nous voulons résumer. Tout s'acharne à le distinguer de ses contemporains. Il semble marqué par le destin, entouré de mystère, dirigé par une divinité ténébreuse, qui, en lui accordant les dons les plus rares, a multiplié en même temps, sous ses pas, les traquenards, les embûches et les obstacles les plus choisis. »

Il faut ajouter que M. Mandel ne fait rien pour atténuer cette impression d'originalité. Il s'attache à ne faire rien comme tout le monde. Il a été dans l'opposition un homme redouté ; il se montre, au pouvoir, un homme d'esprit large, modéré, mais de tempérament autoritaire. Il a des dons qui sortent du commun. Il est presque seul, parmi les politiciens trop souvent déliquescents de notre siècle, à déployer quelques-unes des qualités des grands hommes d'Etat : la continuité dans les vues, la compréhension vaste et rapide des problèmes, une puissance de travail que rien ne détourne de sa fin, une variété de ressources qui tient du prodige, une adresse à faire sa publicité résolument et discrètement à la fois, une attention constante à montrer que, dans la Constitution d'un pays, c'est moins le texte qui importe que la volonté de diriger chez les hommes qui gouvernent. « C'est pourquoi Georges Mandel inquiète encore certains esprits timorés, voués par la fatalité du régime à la médiocrité passive et routinière, à la paralysie de la volonté et de l'initiative. »

Mandel a ceci de particulier qu'il ne s'est pas conduit en simple arriviste. Il a constamment joué la difficulté. Il n'a pas cherché à dissimuler ce qu'il était, à flatter les puissants pour parvenir, à rentrer ses ongles pour se faire la réputation de membre actif de la République des camarades. Il s'est toujours servi de ses dons avec crânerie. « On connaît peu d'hommes en politique et ailleurs qui aient étonné davantage leur époque par l'originalité de leur pensée, l'imprévu de leurs attitudes, la trempe de leur énergie et la variété déconcertante de leurs aptitudes. » Il a affronté la haine avec délices, durant de longues années ; il a méprisé systématiquement tous les artifices ordinaires de la popularité. On a fini par l'introduire au gouvernement, dans une position secondaire, parce qu'on le craignait dans l'opposition ; il ne s'est pas laissé annexer. Mais il a voulu se faire admirer et même se faire aimer, autant qu'il s'était fait haïr ; et il a réussi ce tour de force. Il ne se fixe dans aucune formation, ne fait partie d'aucun groupe, ne se lie à aucun chef de file. Il suit sa voie. On ne peut pas fermer les yeux sur ses réussites, en politique administrative. En temps de prospérité, cela ne lui donnerait pas un bon point de plus ; en temps de crise, on se prend

à regarder vers lui comme vers un liquidateur éventuel de la débâcle nationale. Il s'avance à pas feutrés et comptés vers la première place. Il est peut-être la ressource suprême, pour un pays divisé, troublé, menacé, désorganisé. Il continue, avec des qualités très différentes, son maître Clemenceau. Clemenceau fut pendant près de quarante ans l'aiguillon mordant de la politique française, avant d'arriver au pouvoir. Il ne donna sa mesure qu'après 1917. Il disparut de l'horizon politique, une fois sa tâche accomplie, comme si la Providence, dont il méconnaissait l'action et même l'existence, ne l'avait ménagé que pour cela. Mandel sera-t-il, à son tour et à l'heure marquée par Dieu, l'homme du destin français ? L'avenir le dira.

Il est né en 1885, à Chatou. On ne nous dit rien ni de sa famille, ni de son enfance, ni de sa formation première. On chuchote qu'il est fils naturel d'un membre de la puissante tribu des Rotschild. Ce qui est sûr, c'est qu'il entra très jeune dans la carrière politique et qu'il y entra très délibérément, à un âge où la plupart des adolescents songent surtout à leurs plaisirs.

« Le 30 octobre 1903, Clemenceau faisait ses débuts à la tribune du Sénat. Dans les couloirs, un jeune homme tout noir, mince comme un fil, promenait sur l'agitation parlementaire un regard dur et froid. Il glissait d'un pas feutré, sortait des ombres, y rentrait, frôlant les groupes. Il était partout invisible et présent. Il portait déjà, sur un col très haut et très rigide, une tête glabre qui semblait faite d'une matière immuable et molle, d'une matière sur laquelle aucune émotion ne peut mordre. Déjà, il laissait tomber de ses lèvres fines et serrées comme une lame, des maximes étonnantes, lapidaires, pleines d'un précoce jugement. Sa voix résonnait, surprenante, glacée et comme sans inflexion. Parfois son long corps tout ganté de noir s'inclinait dans un salut distant, ou, pour mieux attirer et convaincre son interlocuteur hésitant, les mains pâles, ornées déjà de manchettes étincelantes, se crispaient davantage pour tracer dans l'air d'étranges dessins, où les auditeurs cherchaient avec effort des pronostics pour la séance du lendemain. Et pour cet instant, cet homme si froid n'apparaissait plus maître de lui : le démon politique, le démon des calculs précis et des combinaisons lointaines le possédait. Ceux qui l'écoutaient demeuraient anxieux ou souriants, mais tous étaient retenus par le charme d'un philtre trouble dont ils dégageaient mal les effets reculés et chargés d'énigme. Ce surprenant personnage s'appelait Georges Mandel. »

Il y avait quelque temps déjà qu'il s'était offert à Clemenceau. Il était venu aux bureaux de *l'Aurore,* dont Clemenceau était le rédacteur en chef. On était en pleine crise dreyfusienne.

— Il paraît que vous voulez faire du journalisme ? avait dit Clemenceau.

— Oui, fit Mandel, brièvement.

Il fut engagé sur-le-champ et traita dès le lendemain le sujet que le chef lui avait assigné. Et il était resté là, assidu, jamais pressé de partir, toujours impeccable, silencieux, appliqué, obstiné. Clemenceau avait fini par remarquer cette présence perpétuelle. Il se l'attacha. Il l'emmena au Sénat, le jour où il décida de répondre aux gémissements hautains de Waldeck-Rousseau, affirmant en face du combisme « qu'il n'avait pas voulu cela ! »

Mandel, à 18 ans, est devenu l'ombre de Clemenceau. Lorsqu'il entre au gouvernement Sarrien, Clemenceau, qui s'est adjugé l'Intérieur [1], prend Mandel comme chef de son cabinet, mais à titre d'adjoint. Enfin, quand Clemenceau fut à son tour Président du Conseil, en la même année 1906, Mandel fut chef de cabinet en titre : il avait 21 ans !

« Georges Mandel se singularisa aussitôt par le zèle qu'il témoigna au vieux lutteur, qui souvent décourageait, par la cruauté de ses boutades et la férocité de ses mots, l'amitié et le dévouement. Il eut assez de courage pour s'obstiner, pour oser chercher ce qu'il y avait de tendre sous la brusquerie de ce caractère et la sécheresse de cette attitude. Le premier, il comprit qu'une âme de cette trempe ne pouvait être faite que d'apparences, et que la sensibilité, lorsqu'elle a été trop éprouvée ou s'est montrée trop exigeante, prend volontiers le cynisme pour masque. M. Mandel s'attacha à Clemenceau, pour ce que tant d'autres n'avaient pas su distinguer en lui. Il garda comme un pieux secret ce qu'il avait discerné d'immense chez l'homme d'Etat qui a tenu en lui toute l'Histoire de la République. C'est peut-être aussi parce qu'il connaissait les intimes ressorts de ce bloc de volonté et de muscles qu'il lui fut fidèle toujours. Aujourd'hui encore, c'est le souvenir du Tigre qui l'inspire quand il applique dans son propre domaine les méthodes de ce temps regretté, où, dans un ministère, les routines pliaient sous un joug redouté, où la discipline renaissait, où les horaires étaient respectés, où les fonctionnaires se dévouaient à leurs fonctions, où les incapables étaient éliminés, où les bons serviteurs étaient protégés. »

Une fois le ministère tombé, en 1909, Mandel resta le confident de Clemenceau, auxiliaire précieux, toujours aux aguets, incomparable pour découvrir les documents exacts, les statistiques opportunes, les arguments inattendus et appropriés, l'information complète et souvent divinatrice.

Mandel sait tout, il lit tout, il interprète, il prolonge les lignes, il comprend à demi-mot. Le Tigre savait trop comment on fabrique l'opinion et comment on fait les journaux, pour attacher grande importance à leurs bavardages tendancieux. Mandel excellait à déceler les calculs voilés en chaque article, derrière l'étalage des immortels principes. Rien ne lui échappait : renseignements politiques, financiers, personnels, internationaux. « Il lâchait ses secrets avec un art consommé, jouant la surprise, n'indiquant jamais ses sources, écoutant en se donnant des airs renseignés ou indifférents, enveloppant ses

[1] Comme Sarrien promenait des liqueurs devant les futurs membres de son ministère, il avait dit à Clemenceau : « Que prenez-vous ? — L'Intérieur, » avait répliqué Clemenceau, jouant sur les mots, de son ton le plus péremptoire. Sarrien s'était incliné et avait pris la Justice.

confidences d'un langage châtié, qu'accompagnait dans l'air une savante parabole de ses manchettes impeccables. »

La guerre, avec ses inquiétudes, sa fièvre, ses soucis, rapprocha encore Mandel de Clemenceau. « Chaque soir, le polémiste de *L'Homme libre* faisait son papier avec les découvertes, les faits nouveaux, inconnus ou inédits, que son collaborateur avait recueillis au cours de la journée. On sait quelle force Clemenceau tirait de ces révélations. » Quand le vieux lutteur prit le pouvoir, suprême ressource du pays par sa volonté farouche de vaincre ou de mourir, ils se partagèrent la tâche : Clemenceau était tout à la guerre, Mandel veillait à la sécurité morale de l'intérieur. Il devait payer cette dure mais salutaire besogne d'une impopularité formidable, dès le retour de la paix.

Les élections eurent lieu, on s'en souvient, le 16 novembre 1919. Mandel les avait soigneusement préparées ; elles donnèrent la Chambre bleu-horizon. Une question était sous entendue : quelle récompense donnerait le pays au « Père de la Victoire » ?

— Je ne demande rien, disait Clemenceau ; si l'on veut, on me trouvera !...

Mandel avait compris qu'il lui restait à monter jusqu'à la présidence de la République. Ce serait le couronnement de sa fabuleuse carrière. Il avait fait lui-même tant d'élections de ce genre! Il avait barré la route à Jules Ferry. Il avait un jour lancé le mot fameux : « Je vote pour le plus bête! » Mais il y avait eu la guerre !... Mandel avait mis dans son programme de fermer l'Elysée à Paul Deschanel et pour cela de l'empêcher d'abord d'être élu à la présidence de la Chambre. Il alla trouver Millerand, lui suggéra que son élection à cette dignité ne ferait pas un pli. Millerand avait son idée ; il résista aux avances de Mandel et finit par lui lâcher : « Je me sens préparé à une autre tâche. » Il laissa entendre qu'il désirait la présidence du Conseil.

— « Mais, répliqua Mandel, imperturbable et toujours renseigné, Brisson en 1885, et depuis, Casimir-Périer et Charles Dupuy ont quitté le fauteuil pour la présidence du Conseil, le jour où ils ont été pressentis. Vous pourrez toujours en faire autant le jour où l'on vous appellera. »

Millerand refusa net. Il était, lui aussi, un calculateur exact et pratique.

La veille de la réunion plénière où devait se préciser l'élection présidentielle, Clemenceau dînait chez Voisin, avec quelques amis, dont Tardieu et Mandel. Il y avait là un certain Deschamps, qui avait été sous-secrétaire d'Etat à la démobilisation. Avant la fin du repas, l'obscur politicien s'esquiva, prétextant de pressantes obligations.

— Où est-il allé ? demande quelqu'un.

La lippe en avant, Mandel, de sa voix implacable, laisse tomber : « Chez Millerand ; il veut faire partie du prochain cabinet. »

C'était vrai ! Le surlendemain, à Versailles, la Chambre du Bloc national écartait Clemenceau et choisissait, avec l'appui du Sénat, Paul Deschanel ; Clemenceau quittait le pouvoir, dégoûté et déçu ; Millerand prenait sa place et Deschamps recevait sa récompense.

La justice immanente avait frappé Clemenceau ! Sa tâche finie, la Providence rejetait l'instrument. Il avait compris bien des choses ; il n'avait pas compris que sa philosophie était fausse, que le pays mourait de matérialisme, que la Guerre avait rompu les cadres usés, qu'il lui fallait se mettre à la tête d'une Révolution de l'esprit. Mandel, si informé de tout, ne sortait point du relatif; comme certains spécialistes, il était nul, hors de la mécanique parlementaire, qui était son unique spécialité. Dans la Chambre du Bloc national, Clemenceau se dérobant, Mandel et Tardieu demeurant clémencistes après la lettre, la majorité n'était qu'un troupeau sans pasteur, tandis qu'ils n'étaient que des chefs sans soldats !

Mais si Mandel ne comprit pas et ne pouvait comprendre, la majorité eut grand tort de le laisser accabler. On lui en voulait d'avoir su et de savoir encore trop de choses, d'avoir été le rabatteur du Tigre, de posséder de redoutables dossiers sur trop de gens! Il était le Fouché de notre temps, mais un Fouché livré à la meute des intrigants de toute nature. Le premier discours prononcé par Mandel fut un événement.

« Pendant deux heures d'horloge, M. Mandel tint la tribune, face aux haines déchaînées, sans pouvoir achever une phrase. Dans ce temps-là, les galeries du public faisaient recette. On n'accourait pas seulement pour l'entendre, ni pour admirer l'éclat de ses célèbres manchettes, la qualité sévère de son éloquence et la grâce un peu cassante de son geste. On venait aussi pour recueillir de ses lèvres glacées et inexorables des vérités qui n'ont pas droit d'asile dans les assemblées, des secrets dont la révélation prend des airs de scandale dans un Parlement. Il donnait aux profanes, à l'opinion publique, à l'électeur, à la masse, la clé des manœuvres mystérieuses, des combinaisons obliques qui forment le fond de la vie politique. Dans ses discours, les coulisses devenaient la scène, s'éclairaient des feux de la rampe. Il troublait le jeu normal des institutions et la conscience des individus, en faisant contribuer à la marche normale des choses la dénonciation des petites faiblesses, des hontes mesquines, des calculs sans grandeur, que chaque ambition porte en soi. Sur un ton inimitable, il mêlait des arguments pleins de sens à des querelles personnelles, des suggestions pleines de sel à de petites rancunes héritées du clémencisme. Le public s'esclaffait, mais les députés, silencieux, préparaient dans la fosse aux ours, des lendemains vengeurs. »

J'ai voulu citer in-extenso ce passage de l'article, que je résume sans me priver d'y ajouter mes propres commentaires. Il fait bien voir le dessous des cartes et jette un jour cru sur ce monde politique si agité, si médiocre au point de vue moral, si déplorable aux yeux de qui compare la grandiloquence des mots à la cynique réalité !

Mandel a eu le courage de braver l'impopularité. Il a nargué ses adversaires ; il les a tenus en respect. « Pendant les années qui suivirent la

guerre, il fut probablement l'homme le plus haï de France. » Notons toutefois qu'il n'est pas question de lui donner raison en toute circonstance ni de proclamer ses dossiers infaillibles. Songeons toujours à Fouché! Mais soyons justes : Mandel n'a pas voté la mort du roi, Mandel n'est pas un ex-oratorien, il n'a pas apostasié. Il est juif d'origine. Il a du mérite à comprendre que la religion est une force sociale de tout premier ordre. Il n'a jamais partagé l'anticléricalisme enragé de son grand patron. Mais il lui manque « la foi qui transporte les montagnes. » Un Fouché peut être le plus merveilleux instrument de bon gouvernement, mais entre les mains d'un Bonaparte ! Il est le confident des tragédies classiques ; il n'en sera jamais, croyons-nous, le héros. Il faut l'avoir avec soi ; mais le rôle qui lui convient est celui d'Eminence grise Cet Israélite ne sera jamais digne du chapeau de Richelieu.

Il reste qu'il a su déployer, au temps de son impopularité, le plus magnifique sang froid, qu'il a affronté le destin, qu'il a su le contraindre. Il a été calme, digne, impassible. Jamais il ne s'est plaint, jamais il n'a accusé les institutions, jamais il n'a maudit la politique et ses revirements absurdes, jamais il n'a jeté le manche après la cognée. Ni rancœur, ni dépit ! Ce stoïcisme est splendide! Battu aux élections de 1924, il n'a pas déserté le champ de bataille. Et il est resté jusqu'au bout fidèle au vieux Clemenceau, que beaucoup avaient abandonné, maintenant qu'il était hors carrière.

Il fut réélu en 1928. Il avait eu le temps d'engraisser, d'adoucir ses jugements sur les gens, d'émousser les vieilles haines. Sa ténacité forçait le respect. Le temps avait estompé les souvenirs, jeté des voiles d'oubli çà et là. Mandel faisait figure de vétéran. Il renouvelait sa manière. Son caractère même évoluait, sans changer.

« Assis à son banc, raide et affable, courtois et distant, tranquille et sarcastique, il suit le débat dans une immobilité presque bouddhique. Est-ce de l'ironie qu'il y a dans ce regard fixe, rivé sur l'orateur comme une pierre dure ? Est-ce un mépris profond pour l'opinion des hommes ? Est-ce un détachement parfait des contingences et une analyse abstraite des interprétations ? Est-ce un aveu enfin ? Qui pourrait le discerner ? Pas un muscle du visage ne trahit la pensée, pas un tressaillement des paupières. Il écoute cependant, avec une passion soutenue, les mauvais discours comme les meilleurs. Rien ne lui parait négligeable dans ce fatras d'idées, dans ce tourbillon de mots qui composent un débat politique. Mais tandis qu'on se perd autour de lui dans des interruptions mal ordonnées ou vides de sens, il est le plus prompt à saisir le point faible d'un discours, la fissure par laquelle il ruinera tout à l'heure la thèse de l'adversaire. Il intervient rarement, mais toujours avec fruit. Ses doigts longs et pâles se lèvent à peine pour contester ou approuver, mais une sorte de flux interne semble durcir sa chair. donner à sa voix la résonance du métal quand il dénonce les armements de l'Allemagne, la carence du pouvoir, la défaillance de l'autorité. Ah! qu'il saurait bien, lui, se servir des traités et des lois qui existent! Comme il saurait trouver en eux et en elles le levier suffisant pour dompter les rebelles et dominer par un secret mécanisme les âmes et les consciences ! »

Ce qui le caractérise en effet, c'est l'amour de l'ordre, du travail bien fait, de l'autorité, de la discipline sociale. Il se moque des textes, tout en se les assimilant et en s'en servant. Il connaît le grand art d'engager à fond sa responsabilité avec la même ardeur que d'autres mettent à la dégager et à se couvrir. Il a le cran, il a l'audace, il a le coup d'œil juste et prompt. Il a le génie de l'administration. Il n'est pas de ceux qui réclament la refonte du régime : il estime que ce qui nous manque, ce ne sont pas des formules, mais des hommes. Il a seulement le tort de ne pas voir que, — en l'absence d'hommes, c'est-à-dire dans le trantran ordinaire de l'histoire, — les formules sont nécessaires, comme les mots pour la pensée.

C'est M. P.-E. Flandin qui a eu le premier l'idée d'embarquer Mandel dans son équipe, en lui confiant le portefeuille autonome des Postes et Télégraphes. C'était après la chute de Doumergue, tombé du pouvoir, faute de décision et de rapidité, en novembre 1934. Georges Mandel restait fidèle à lui-même. Il s'était montré hostile à toute révision constitutionnelle, se séparant ainsi de Tardieu. Il désavouait Doumergue. On trouvait que ce membre de la majorité de trêve trahissait. Mais Mandel n'avait jamais changé; dès 1924, il avait déclaré : « Ce n'est pas le régime qui est malade, ce sont les hommes qui souffrent, ce sont leurs volontés qui défaillent. On ne sait où l'on va, ni avec qui l'on est, voilà où est le mal. — Et voyez vous un remède dans la révision de la Constitution ? — Il faudrait d'abord commencer par appliquer celle qui est en vigueur ! »

Cette opinion, sans grand intérêt en 1924, a rendu Mandel populaire dans les milieux parlementaires en 1934. La majorité ne voulait pas de la révision ; mais ce n'était pas du tout pour les mêmes raisons que Mandel. Les profiteurs, les intrigants, les politiciens de métier préféreront toujours un système où les responsabilités fuient à travers les textes inconsistants. Mandel aime ces textes parce qu'ils ne gênent pas l'homme qui veut. C'est un point de vue tout contraire au précédent. Il a pourtant apporté aux parlementaires un précieux appui, dans leurs craintes : on voit presque en lui le sauveur des institutions menacées. On lui a donné le moyen de faire ses preuves ; il a essayé et il a réussi. Il a ouvert les fenêtres dans son administration ; il a secoué les dossiers poussiéreux. Il s'est appuyé sur le public, comme jadis les meilleurs de nos rois savaient s'appuyer sur le Tiers-Etat. Il avait à affronter un syndicalisme puissant, têtu, arbitraire dans ses décisions, fortement enraciné et décidé à protéger tous les abus et toutes les routines, sous couleur de défendre les libertés syndicales. Mandel a eu l'art de ne pas se brouiller avec les syndicats, de les faire collaborer sans les laisser empiéter, de

les soumettre par avance à l'arbitrage des usagers. Au lieu de prendre d'autorité des mesures d'ensemble, il a ouvert des bureaux de réclamation, et le Français moyen a pu protester contre les avanies dont il était quotidiennement victime. Les réclamations se sont abattues sur le bureau du ministre; il a trouvé le moyen de les liquider au jour le jour, sans se laisser submerger. Il a tenu régulièrement, au moyen de savantes statistiques, le pays entier au courant de son activité réformatrice. On a entendu chaque mois la Radio annoncer que M. Mandel avait reçu tant de requêtes concernant le service, qu'il en avait examiné tant dans les 48 heures, qu'il avait pris tant de sanctions, etc., etc. C'était la plus naturelle, la plus légitime, la plus efficace des publicités.

On a appris en outre qu'il avait révisé les règles de l'avancement, — cet aiguillon essentiel de l'activité des fonctionnaires, — qu'il avait exigé une notation exacte des agents, et réintroduit l'avancement au choix pour récompenser les hauts services. On dit qu'il pratique le *favoritisme ;* on cite des avancements qui ont scandalisé le personnel des P. T. T. Mais nul n'a pu faire la preuve que ces avancements étaient accordés à des incapables ou à des paresseux ! L'avancement pour chacun « à son tour de brute » : voilà ce qui serait, ou plutôt ce qui était avant Mandel, dans ce corps là, le scandale des scandales.

Du reste, Mandel n'a pas été violent. Il a su « dénouer à merveille les drames de l'âge et de l'incapacité. » Il a négocié avec humanité et adresse le droit de l'Etat à être bien servi. Il ne fit pas de victimes, mais il n'admit pas d'être dupé. Une seule grève éclata à Nice ; il y mit fin avec une célérité, un bonheur, une décision qui étonnèrent tous les connaisseurs.

« Le cabinet ministériel où il a transporté ses pittoresques habitudes de travail est un peu son chêne de Vincennes. Il y rend la justice, avec deux mètres cubes de papiers sous le menton. Lui seul se reconnaît dans ce fouillis de circulaires et de suppliques. Sa main n'hésite jamais, elle pique droit où se trouve le document qu'elle cherche. Ce rôle d'arbitre, de rénovateur, d'administrateur, disons le mot, de chef, absorbe toute sa vie, tous ses instants, sans que cet infatigable travailleur trahisse une seule fois sa fatigue ou son besoin de repos. »

Ce portrait est celui d'une sorte d'ascète, de mystique de l'action politique. Mandel est tout entier à ce qu'il fait. Il pratique l'*Age quod agis* dans toute sa rigueur et sa beauté. On voudrait pour un tel homme, pour cet administrateur émérite et, pour ainsi dire, de naissance et de droit divin, un idéal qui l'élève au-dessus de la relativité politique, sans l'en détacher, pour qu'il puisse être à la fois le modèle et le docteur de la vraie politique. Malheureusement, son talent ne s'inspire que d'un goût naturel de l'action, d'une aversion instinctive pour le laisser-aller, pour l'abandon, pour la paresse ; il ne semble pas avoir de doctrine. Son secret périra donc avec lui. Il est profondément sceptique, surtout sur les hommes, mais aussi sur les idées. Elles ne sont pour lui que des faits comme les autres ; elles valent ce que vaut leur influence et par suite le nombre de gens qui les partagent et la qualité de volonté et d'action de ces gens. Il cherche des faits vrais plutôt qu'une vérité. Il a le ton absolu ; il n'a pas de doctrine absolue. Il ne se meut que dans le relatif, et encore uniquement dans le relatif du monde fermé où il a passé sa vie. Il ne domine pas l'histoire ni l'avenir. Il sera bon mécanicien pour conduire une machine déjà faite ; il n'est pas constructeur de machines nouvelles. Il est taillé pour être un grand serviteur de l'Etat ; on se demande avec anxiété si l'on peut compter sur lui pour sauver l'Etat ! En tout cas, il est en train de se rendre indispensable aux créateurs de l'avenir national. C'est un assez beau titre à l'immortalité.

II

Si M. Mandel est une figure entourée de mystère, M. Antony Eden (prononcez : *îden)* en est une autre. Ils n'ont peut-être que cela de commun, mais ils ont au moins cela. Ils ont aussi tous deux ce trait particulier d'être des vedettes du cinéma de la politique (cela soit dit sans leur manquer de respect)

Le portrait de M. Eden nous a été donné, il y a déjà quelque temps (n° du 9 nov. 1935), par la *Revue hebdomadaire*. Il n'était alors que le ministre anglais de la Société des Nations, et le sous-secrétaire d'Etat au Foreign Office, où il avait comme chef de file sir Samuel Hoare. Tout le monde se souvient des circonstances étranges qui ont amené (18 décembre) la démission retentissante et glorieuse de sir Hoare. M. Anthony Eden a pris sa place ; le voilà au premier rang des grandes affaires. Les rois considéraient jadis la politique étrangère comme seule digne de retenir leur attention ; elle était pour eux la grande politique, la politique tout court. Elle se traitait au Conseil d'En-Haut qu'on appelait encore le Conseil secret, le Conseil d'Etat du Roi ou tout simplement : le Conseil, dont le fait d'être membre conférait le titre de ministre. En Angleterre, c'est encore le Foreign Office qui est entouré de la plus haute considération ; c'est ce portefeuille qui consacre les grandes renommées et ouvre les avenues de la gloire. Anthony Eden y arrive à un âge où bien des politiciens mettent à peine le pied à l'étrier.

On nous le décrit avec une longue silhouette élégante, des sourcils aux barres strictement parallèles, une petite moustache brune d'officier des gardes. Quand il était spécialement chargé de la Société des Nations, on se plaisait à le représenter « encadré par la portière d'un wagon à son arrivée à Londres ou à son départ pour Genève » ; il vivait dans les valises diplomatiques. Ses nouvelles fonctions semblent devoir lui imposer plus de stabilité.

M. Eden s'est créé à Londres un « paradis familier », — nous dirions en France, sans calembour : un Eden, — dans une maison du pur dix-huitième, avec des murs crème et rose, décorés autrefois par les frères Adam : pour un Eden, cela s'imposait ! « Il est à regretter, nous dit l'auteur de l'article que nous résumons, que la charmante jeune femme qu'il épousa en 1922 ne s'appelle pas Eve pour compléter le tableau, mais Béatrice. »

Sir Anthony ne dédaigne pas de passer la soirée au cinéma pour y admirer ses stars favorites : Greta Garbo et Annabella. Lorsqu'il quitte les autres ministres, après une conférence importante, au lieu de se retirer pour penser aux problèmes qui ont été exposés, il doute si peu de lui qu'il met instantanément de côté ces questions d'Etat pour se livrer à son sport favori, le tennis. Ses collègues sont souvent surpris d'apprendre qu'il a passé la fin d'une journée chargée de ces lourdes questions de politique étrangère, à jouer un match brillant, avec la fougue et l'insouciance d'un tout jeune homme [1]. »

Le nom de Eden a déjà été rendu illustre par deux hommes d'Etat importants, William et Georges Eden, qui furent lords d'Auckland et dont les îles Auckland portent le nom. Eden est le nom d'une terre, située au comté de Kent, et qui est la propriété ancestrale. Le grand père d'Anthony Eden, William, hérita de cette terre, alors qu'il était encore très jeune. Il reçut une éducation très soignée. L'un des éléments de cette éducation, faite selon les rites anglais, ce furent les voyages sur le continent, car c'est pour les Anglais de grande famille qu'on a fait le proverbe : « Les voyages forment la jeunesse [2]. »

[1] La femme du ministre partage ses goûts sportifs. On raconte d'elle un curieux et charmant incident qui lui serait arrivé en Ecosse, durant les vacances d'été 1934. « Elle retournait au petit jour d'un bal dans un château voisin, lorsqu'un magnifique dix-cors traversa la route d'un bond, devant les phares de la voiture. Elle envoya le chauffeur chercher son fusil et resta à attendre sur la route dans sa robe de bal. Puis, le fusil en main, elle se mit à la poursuite de l'animal, traversa en petits souliers de satin un cours d'eau glacé, retrouva le cerf après une heure de marche et le tua d'une balle en plein cœur. »

Le ménage a deux fils, Simon et Nicolas, âgés respectivement de onze et de cinq ans. Simon préfère à toute chose la promenade à cheval qu'il fait chaque matin avec son père. Quant à Nicolas, plus studieux, il colorie des livres d'images et toutes les surfaces disponibles. Ces deux goûts, celui du cheval et celui de l'aquarelle, sont héréditaires dans la famille.

[2] Ce jeune Eden écrivait son journal tous les soirs, depuis sa plus tendre enfance. A onze ans, il faisait de l'aquarelle. Pendant son séjour à Paris, il vit la Sainte-Chapelle ; il écrivait le soir : « Nous avons pris une vue de l'église par la neige. La silhouette en était extrêmement élégante. » Il vit aussi le cortège qui accompagnait (en 1814) le transfert des ossements de Louis XVI et de Marie-Antoinette à St-Denis. Il fut profondément déçu de la pauvreté de la cérémonie extérieure : « Il n'y avait, écrit-il, que deux voitures et quelques éléments de troupes de cavaliers et de fantassins. Cela ne pouvait d'aucune façon se comparer aux funérailles de lord Nelson. » A Vienne, il aperçut le jeune duc de Reichstadt, qui traversait une allée pour aller dîner avec l'Empereur, son grand père. « Le jeune Napoléon, écrit-il, est un jeune homme très gai, il a environ cinq pieds sept pouces. Il était habillé d'une veste noire et de pantalons blancs. Sa mère est forte et belle. L'Empereur adore son petit-fils qui est constamment avec lui et que toute la cour aime beaucoup, parce qu'il est toujours en train et plein d'esprit. » — Voilà un croquis qui ne ressemble guère à l'Aiglon de Rostand.

Une fois ses voyages terminés, ce William Eden revint en Angleterre et s'installa dans sa terre, qui prit immédiatement possession de lui. Il vécut dans sa maison de campagne une vie longue, sobre, ordonnée, charitable. Chaque après-midi, il faisait sur un vieux poney gris sa promenade autour de ses domaines. Son âge mûr avait été attristé par la perte successive de deux fils et de quatre filles ravissantes. Mais rien ne l'écarta de ses habitudes de devoir et de bienfaisance. Il lui restait encore trois garçons et deux filles ; son esprit pourtant semblait ne se plaire que dans le souvenir de ses chers disparus. Il redoutait chez l'aîné des fils qui lui restaient un caractère violent et quelque peu étrange. Il s'éteignit paisiblement, à un âge avancé.

Le fils qui lui succéda se nommait aussi William. Il possédait une sorte de génie ; mais cela influait sur son caractère de la façon la plus bizarre. Doué d'un goût très personnel, il ne pouvait souffrir un avis contraire au sien. Il avait de nombreuses phobies, qui le jetaient en de véritables accès de rage. Le bruit lui était particulièrement odieux. Il écrivait à une amie : « Un garçon siffle dans la rue. Comme j'aimerais qu'il soit mort et que je puisse le voir assassiné comme le roi de Grèce ! » Certains arrangements de couleurs le rendaient presque fou : par exemple, les géraniums sur un fond de briques rouges. Il portait aux nues, par contre, un tableau de Degas représentant les blanchisseuses. Il l appelait « mon Degas immaculé [1]. »

Ce William Eden eut la chance de mourir avant les grandes transformations de la vie moderne, qu'il aurait été incapable de supporter.

On retrouve dans le fils et petit-fils, Anthony, des traits de ces deux ancêtres. Il est né en 1897. Sa jeunesse n'a pas ébloui sa famille. On le considérait comme sans avenir : il serait tout juste bon, pensait-on, à faire une carrière militaire ! Mais il avait hérité de son grand-père l'esprit de suite et d'ordre, et de son père celui de ferveur, sinon d'emportement [2].

[1] William Eden était lui-même, comme son père, un aquarelliste fervent. Il avait un talent de tout premier ordre, mûri, viril. « Ses lavis, nous dit-on, ont la force des dessins de Michel-Ange. » Mais il ne peignait que de tout petits tableaux de quelques centimètres !

Il avait une adoration pour sa femme, qui était à la fois délicieuse et très belle. Il eut, à propos d'un portrait d'elle, une querelle retentissante avec le célèbre portraitiste Whistler (1834-1903). Tout Londres s'en amusa ; Whistler en fit une plaquette qu'il envoya à tous ses amis de Londres et de Paris et qu'il intitula : *Le Baronet et le Papillon*.

[2] Il a des goûts et des opinions également originaux et personnels Il est artiste, comme ses ancêtres. Il a fait de l'aquarelle avec un certain talent Il est surtout grand connaisseur de peintures françaises très modernes. Il possède une collection très complète de Cézanne (1839-1906) ; il était encore étudiant à Oxford quand il lui arriva de lire un papier intéressant sur ce peintre si discuté. En littérature, M. Eden a des

Ses études furent interrompues par la guerre. Il avait 17 ans en 1914. Il s'engagea à 18, fit la guerre pendant quatre ans, et devint le « brigade major » le plus jeune de l'armée. Il rapporta de ses campagnes une véritable horreur de la guerre. On ne sait s'il la déteste pour la somme d'injustices, de violences, d'immoralités qu'elle engendre, ou simplement parce qu'elle heurte ses idées d'ordre et de beauté et parce qu'elle s'attaque à la vie corporelle, qui pour les incroyants est le tout de l'être humain. On ne nous dit rien en effet de sa foi religieuse ni de sa philosophie de la vie. Il a perdu un frère aîné en 1915, au front; son second frère fut prisonnier au Jutland; le dernier, presque un enfant, périt en mer. La guerre a donc ravagé sa famille; il la regarde avec raison comme une ennemie personnelle.

Après la guerre, Anthony Eden, mûri avant l'âge, s'occupa de politique. Il fut élu « membre pour Warwick », comme on dit là-bas, c'est-à-dire député aux Communes pour le comté de Warwick. Il commença sa carrière sous l'égide de M. Baldwin, leader des conservateurs, dont il est l'un des pupilles préférés.

Sa présence au Foreign Office a une profonde signification. Elle veut dire que l'Angleterre, après avoir longtemps tergiversé, s'engage à fond dans la politique de la Société des Nations, qui est celle de la sécurité collective. Elle veut dire que l'Angleterre marche avec la France, mais à la condition que la France marche avec elle.

III

Quittons la France et l'Angleterre, pour nous rendre en Autriche. Ce pays a bien perdu de son importance politique des siècles passés, mais il est encore, à l'heure actuelle, l'un des postes stratégiques de la diplomatie. Le problème de la restauration des Habsbourg semble vouloir passer au premier plan de l'actualité. Ce problème est lié de la façon la plus étroite à celui de l'*Anschluss*. Il n'est pas douteux que la restauration monarchique en Autriche serait le plus sérieux obstacle à l'envahissement du nazisme et aux visées ambitieuses de Hitler. Les pays qui faisaient partie jadis de l'empire austro-hongrois redoutent pourtant cette restauration, sous prétexte, semble-t-il, 1° qu'un Habsbourg ne pourrait s'empêcher de rêver une reconstitution de l'ancien Empire et par conséquent de porter ombrage à l'indépendance des pays libérés, tels que la Tchéco-Slovaquie et la Yougo Slavie; — 2° qu'une restauration de ce genre serait un encouragement à celle des Hohenzollern. Mais on peut se demander si ces deux raisons peuvent ou doivent prévaloir contre les avantages énormes que présenterait l'événement redouté.

Quoi qu'il en soit, l'homme qui a, en ce moment, la responsabilité des destinées de l'Autriche doit peser le pour et le contre et travailler dans le sens qui lui paraîtra le meilleur pour la paix universelle et pour le bien de son pays. Cet homme est le chancelier Schuschnigg. La *Revue des Deux Mondes* du 15 février nous trace son portrait et nous parle de sa politique [1].

Kurt von Schuschnigg a 36 ans. C'est un grand blond, à la physionomie d'intellectuel, aux lunettes d'écaille sur des yeux gris-bleu, d'une douceur franche et caressante et d'une lumière rêveuse. C'est un homme de volonté et d'énergie et qui a su organiser militairement les *Ostmärkische Sturmsharen,* qui sont des troupes de jeunesse catholique. Depuis deux ans déjà il collabore avec Dollfuss. Il ne devait pas tromper la confiance que son peuple avait mise en lui.

Il est né le 14 décembre 1897, à Riva, sur les bords ensoleillés du lac de Garde. Mais c'était un simple hasard de la vie de garnison qui avait fait de lui un Tyrolien; en réalité sa famille était carinthienne; ses traces ont été repérées avec soin jusqu'au XVIe siècle, dans la région de Klagenfurt. Le grand-père de Kurt était entré dans la carrière des armes et avait combattu en Italie sous Radetzky, puis dans la campagne de Sadowa contre la Prusse, en 1866. Il avait été ensuite, durant de longues années, commandant de la gendarmerie du Tyrol et on l'avait surnommé *der Donnerer,* « le Tonnant », ce qui doit être une allusion à la vivacité de son caractère [2].

goûts également ultra-modernes. Ses auteurs sont des simplificateurs et des violents, à la manière de Cézanne en peinture. Ce sont aussi des analystes subtils et pénétrants : ils se nomment Verlaine, Rimbaud, Proust. Ce dernier est le grand préféré; Anthony Eden l'a lu et commenté en entier. On se demande avec inquiétude s'il en a fait autant pour les Saints Evangiles! Il a pourtant passé brillamment son examen de langues orientales. Il se range parmi les amateurs les mieux informés de la poésie persane, ce qui est assez original.

[1] On se souvient des circonstances tragiques dans lesquelles il est arrivé au pouvoir. C'était le 25 juillet 1934. Une forte escouade de nazis, déguisés dans leurs anciens uniformes, avait trouvé moyen de s'emparer de Ballplatz. Le chancelier Dollfuss avait été fait prisonnier. La Radio annonçait à tout le pays que le gouvernement était renversé. Schuschnigg était ministre de l'Instruction publique et de la Justice. Le Président de la République avait fait appel à son dévouement pour sauver Dollfuss ou son œuvre. Et il avait accepté cette lourde et redoutable charge. Son premier acte avait été de donner un sauf-conduit *conditionnel* aux insurgés déjà tenus en échec par la troupe régulière. Mais il était trop tard. Dollfuss avait été assassiné. On devait apprendre bientôt que durant sa longue et tragique agonie, les monstres qui l'avaient frappé lâchement lui avaient refusé un médecin et un prêtre

Qui fera face aux dangers de cette heure troublée? Cet assassinat n'aura-t-il pas les conséquences formidables de celui de l'archiduc frappé à Sarajevo en 1914? Heureusement, l'Italie annonce l'envoi de ses divisions sur le Brenner et le Führer, qui ne se sent pas prêt, désavoue et rappelle son ministre à Vienne. Schuschnigg peut respirer. Dollfuss lui-même, avant de mourir, l'a désigné pour continuer sa tâche; le chef de l'Etat n'a fait que confirmer un tel choix.

[2] On raconte qu'un jour il faisait une tournée dans sa circonscription. Comme ses inspections étaient redoutées, un de ses subordonnés crut devoir avertir un camarade de son arrivée inopinée par un télégramme ainsi conçu : « Donnerer kommt, *Le Tonnant arrive.* » Le général entre, se fait montrer les dossiers de service, tombe sur la dépêche et s'écrie, en frappant du poing la table : « Eh bien! le Tonnant est là! Il allait oublier de faire tomber la foudre! »

Ce premier général Schuschnigg avait épousé une Bavaroise ; ils eurent un fils qui fut également général : Arthur von Schuschnigg, né en 1865. Celui-ci, dont la carrière fut particulièrement brillante, reçut de François Joseph la noblesse héréditaire. Il fit toute la guerre de 1914, tantôt sur le front russe, tantôt sur la Piave. Dans l'effondrement austro-hongrois, le 3 nov. 1918, il fut fait prisonnier, ainsi que son fils le chancelier actuel, alors brillant sous-lieutenant d'artillerie de forteresse [1].

Si on le questionne sur la carrière de celui dont il est si fier, il répond simplement : « Le croiriez-vous, je n'ai vraiment rien à raconter sur lui ! Il a été si peu avec moi ! Quand je me trouvais chez nous au Tyrol, il était au collège de Feldkirch. Quand il était chez nous, je commandais la forteresse de Pola. » Insiste-t-on, il réplique :

« Je me souviens d'un petit incident, auquel les événements ont donné une portée particulière. Un jour que ma femme emmenait promener le jeune Kurt, un ami, frappé de la vivacité et de l'intelligence ouverte de l'enfant, proclama en plaisantant que *ce gamin deviendrait un jour quelqu'un d'exceptionnel*. Mon fils n'a, a dire vrai, pas eu de jeunesse, sauf peut-être les quelques années d'avant le collège Il a quitté la *Stella matutina* [2] pour s'engager. Au retour, il a pris ses grades universitaires et est aussitôt entré dans la politique, sans avoir jamais les loisirs de la liberté ni les joies de la vie privée Depuis qu'il est chancelier, il lui faudrait des journées de quarante huit heures. Jamais il n'a pu trouver le temps de nous écrire. C'est par les journaux que nous avons appris tout ce qu'il a fait. »

Le chancelier a perdu sa femme l'été dernier, dans un tragique accident, à ses côtés. Quelques semaines plus tard, il pleurait sa mère. Les funérailles de sa femme furent une sorte d'apothéose. Herma von Schuschnigg, tyrolienne de haute race, s'était gagné d'innombrables sympathies dans la classe pauvre par sa charité inépuisable. Le plus bel hommage rendu à sa mémoire a été la création d'un fonds d'assistance qui porte son nom. Ce nom a été donné d'autre part à une place d'un district ouvrier, dans la capitale.

Le chancelier s'est distingué, dans les bancs du collège, par une éloquence à la fois naturelle et cultivée. Les Jésuites de *Stella matutina* en avaient fait un chef de la fanfare et une vedette du théâtre scolaire ; l'un de ses meilleurs rôles, à 15 ans, fut celui de Marc-Antoine dans *Jules César*. Quelle prédestination ! [3].

En 1913, il interprétait le Rodolphe de Habsbourg de la tragédie de Grillparzer : *Bonheur et fin du roi Ottokar*. Le plus grand poète dramatique de l'Autriche a justement donné, dans cette pièce, au fondateur de la dynastie autrichienne le programme patriotique et chrétien qui est celui des dirigeants actuels de la nouvelle Autriche !

En 1915, Kurt jouait le rôle de *Wallenstein*. Il aimait les sports d'hiver, autant que la littérature et le théâtre. En pleines répétitions il se fait une blessure au genou ; le voilà immobilisé. Pourra-t-il jouer ? Toute la troupe se le demande avec anxiété. Le médecin promet que, si tout va bien, il sera sur pied le mardi-gras, mais pas avant. Aux répétitions, c'est le P. Richen, l'un des professeurs, qui tient son rôle et qui, auprès de son lit, chaque jour, va lui mimer les autres rôles. A la séance, Schuschnigg gagne directement le théâtre, en sortant de son lit, le genou gauche encore ankylosé. Mais il raidit si bien le droit pour faire équilibre que le public émerveillé s'écrie : « Quel port majestueux a ce Wallenstein ! » Il avait inauguré, dans sa vie, l'art de se raidir contre la douleur, qui devait plus tard lui être si utile !

Bon camarade, aimé de tous ses condisciples, Schuschnigg avait le tempérament d'un chef. Il avait le sens raffiné de la justice et de la loyauté. Jamais il n'aurait soufflé sa leçon à un voisin paresseux : « Il prenait trop au sérieux le travail, pour cela ! » Sa piété lui avait valu l'honneur de « préfet de la Congrégation, » et l'on sait la valeur de ce titre, dans les collèges de Jésuites. Il fut reçu bachelier avec la mention *très bien*, en juillet 1915. Il avait dix-sept ans et demi. Il brûlait de partir pour le front. On l'accepta comme volontaire au 4e régiment d'artillerie et il y conquit très vite son étoile de sous-lieutenant. Il prit part à de nombreuses actions sur l'Isonzo. Ses chefs ont alors pour lui cet éloge typique : « Le sous-lieutenant de réserve Kurt von Schuschnigg vaut les meilleurs officiers de l'active. »

Nous avons dit qu'à l'heure de la débacle il fut fait prisonnier, avec son père, le 3 nov. 1918. Rentré dans sa patrie dix mois plus tard, il s'inscrit à la fois à l'Ecole supérieure de commerce d'Innsbruck et à la Faculté de droit. Il est docteur en droit en 1921 et ouvre un cabinet d'avocat. Mais la politique s'empare de lui : ce Tyrolien qui a pris rapidement la tête de la jeune génération catholique de sa province attire l'attention de Mgr Seipel.

Schuschnigg différait profondément de l'illustre prélat. Mais il partageait ses grandes convictions : il était profondément chrétien, catholique, allemand, mais bien résolu à barrer la route au germanisme semi-païen et pan-prussien. Tous deux étaient attachés à la dynastie des Habsbourg, mais estimaient qu'il fallait se rallier provisoirement au régime qui « divisait le moins. » Tous

[1] « Il s'est plus ou moins fixé à Vienne et c'est un spectacle touchant que de voir, bien droits tous deux dans leurs uniformes, l'un de la vieille armée, l'autre de la nouvelle milice des jeunesses catholiques, le grand-père et le petit-fils se tenant par la main, au premier rang du public qui écoute et applaudit le chancelier, leur fils et père. »

[2] Le fameux Collège des Jésuites de Feldkirch au Vorarlberg.

[3] « Ce discours au peuple romain, sur le forum, devant le cadavre du dictateur, dont il se proclamait l'exécuteur testamentaire ! L'un de ceux qui avaient applaudi le lycéen affirme avoir retrouvé, dans l'éloge funèbre que le successeur de Dollfuss fit de son chef et ami assassiné, les modulations même de la voix qui l'avait jadis ému, dans la harangue de Shakespeare »

deux étaient résolus à lutter contre la Révolution, c'est-à-dire contre la révolte des droits de l'homme contre les droits de Dieu. La prédilection de Mgr Seipel pour Schuschnigg était si connue qu'on surnommait ce dernier « le dauphin du parti chrétien-social. »

Schuschnigg avait été élu député le 24 avril 1927; il avait alors un peu plus de 29 ans. Il montra tout de suite des connaissances de juriste si remarquables qu'il fut désigné, sur la proposition de Seipel, comme rapporteur permanent des questions de justice et de budget. Il prit part en cette qualité à la réforme constitutionnelle de 1929, où les éléments de droite du pays, notamment les *Heimwehren*, poussant et appuyant les modérés, mirent fin à l'anarchie parlementaire, en renforçant l'exécutif en face du législatif ramené à ses fonctions propres.

Enfin, le 29 janvier 1932, Schuschnigg devenait ministre de la Justice, dans le cabinet Buresch. L'un de ses collègues, à peine plus âgé, était Dollfuss, ministre de l'Agriculture, qui devint immédiatement son meilleur ami. — Tout les rapproche. Ils ont la même foi catholique, très éclairée et très ardente. Ils ont le même patriotisme autrichien. Tous deux, ils ont quitté leurs études pour le front et tous deux en ont rapporté les plus glorieuses décorations et aussi les plus riches expériences de la vie. — Ce qui les distingue, c'est seulement l'origine sociale Dollfuss est le fils d'une humble paysanne. Il a été au séminaire, mais il ne s'est pas reconnu la vocation ecclésiastique. Il a connu la pauvreté; pour passer son doctorat il a dû vivre de leçons. Il a épousé une collègue de bureau, aussi pauvre que lui. Il est profondément « peuple. » Cela ne l'empêchera pas de créer un régime d'autorité. Schuschnigg est, on l'a vu, d'origine bourgeoise et son père a été anobli. — Les adversaires d'extrême-gauche les appellent par dérision « les deux enfants de chœur du prélat. » Tous deux ils ont la passion, on pourrait presque dire le fanatisme de l'ordre. Quand, en mai 1932, Dollfuss prendra le pouvoir, Schuschnigg sera le seul ministre qui restera à ses côtés jusqu'au bout, à travers tous les changements de personnes entraînées par le remous de ces années critiques et de la période des décrets-lois, puis du nouveau régime chrétien-corporatif opposé par les catholiques sociaux autrichiens au socialisme matérialiste de Marx, d'une part, et au pangermanisme naziste, d'autre part. Dans l'établissement de ce régime autoritaire, le rôle du ministre de la Justice fut capital. Schuschnigg fut donc le principal auxiliaire de Dollfuss et le confident de toutes ses intentions.

Le premier grand acte du ministère Dollfuss avait été la conclusion d'un Concordat avec le Saint Siège, le 5 juin 1933, après la mise au point particulièrement délicate du mariage et du divorce. Mais il y eut un très grand nombre de mesures législatives soit en faveur des pauvres, des agriculteurs, des débiteurs insolvables, soit contre les entreprises des terroristes. Schuschnigg a pris une part prédominante à l'élaboration de cette législation nouvelle. Il y a déployé ses qualités de clarté, de droiture, d'équité et aussi de foi chrétienne. Rappelons que la nouvelle Constitution, proclamée le 1er mai 1934, ratifiée par les deux Chambres et entrée en vigueur à l'automne suivant, commençait par ces mots : « *Au nom du Dieu tout-puissant, source de tout droit,* le peuple autrichien reçoit cette Constitution fondée sur le principe corporatif, pour son Etat fédéral, chrétien et allemand. »

Entre temps, Schuschnigg avait remplacé, sans quitter la Justice, l'intrigant Rintelen à l'Instruction publique [1]. Il comprit que là sa tâche était celle de reconstructeur. Il fallait reprendre la jeunesse autrichienne, lui rendre le sens de ses traditions catholiques et germaniques Il fallait l'enlever surtout à la démagogie, fermer l'école à la politique. Dès le mois de mai 1933, il fut interdit aux écoliers et étudiants des deux sexes de participer aux manifestations politiques et de porter des insignes de parti. Il fallut faire des exemples. Une épuration du corps enseignant fut aussi nécessaire. Dans les Universités, la tâche du ministre fut particulièrement dure. Elles étaient accoutumées à pratiquer la politique partisane, dans toute sa splendeur, grâce surtout aux échanges soi-disant scientifiques faits régulièrement avec les Universités allemandes, ce qui permettait au nazisme de dangereuses propagandes. L'Université de Vienne était le centre principal de l'agitation antisémite, anticatholique et même antipatriotique. Schuschnigg entreprit courageusement, appuyé par Dollfuss, la réforme devenue indispensable. L'éducation patriotique, avec la préparation militaire, entra dans les programmes. Mais Schuschnigg apporta aussi tous ses soins au développement de la formation artistique Une phrase de lui indique ses convictions sur ce point : « L'Autriche, a-t-il dit, est une des terres où l'art a toujours eu sa patrie. Notre histoire prouve que *la mission de l'Autriche est essentiellement d'être la patrie de l'art.* » Il a surtout favorisé l'art musical. Le goût de la musique sacrée lui est resté de sa première formation au collège, mais il aime aussi les grands classiques autrichiens, sans oublier pour cela les grands compositeurs italiens ou français. Ses prédilections vont à Beethoven. Son opéra préféré est ce *Fidelio* qui, si longtemps, avait été oublié. Il est lui-même violoncelliste. Aux heures trop rares de détente, son sport favori est l'équitation ou la natation, « ces deux formes de sport si apparentées à la politique. »

Voilà vingt mois qu'il est chancelier, ayant pris cette lourde charge à une heure sanglante. Il a travaillé à conquérir à son pays des sympathies

[1] On se souvient que Rintelen fut envoyé comme ambassadeur à Rome et qu'il se servit de son ancienne collaboration avec Dollfuss pour comploter sa chute, en sorte que le coup d'Etat où le chancelier devait trouver la mort se fit en son nom.

solides et des protections efficaces. Il est l'adversaire résolu de l'*Anschluss*. La politique anticatholique et antichrétienne de Hitler lui fait horreur. Elle constitue, pour des patriotes chrétiens comme lui, une raison décisive contre toute tentative d'absorption par l'Allemagne. Mais il semble bien convaincu que le retour des Habsbourg donnerait aux raisons déjà existantes une force pratique irrésistible, en groupant autour d'une dynastie nationale toutes les forces vives de la nation. Seulement le problème n'est pas mûr. Il fallait se faire connaître, se faire apprécier, parler loyalement et nettement. Schuschnigg a fait le voyage de Rome, de Buda-Pest, de Paris, de Londres, et plus récemment de Prague. « Partout, il fut accueilli avec les sentiments où la réserve en face d'un jeune inconnu substitué à l'illustre Dollfuss faisait vite place à une chaleureuse sympathie et à une sincère estime. » Deux journées passées à Paris achevèrent de dissiper les malentendus suscités par certaines propagandes tenaces. Il a rapporté de ses voyages, avec de précieux accords politiques, économiques et financiers pour son pays, toute la gamme des grandes décorations qui sont venues se joindre à celles plus modestes qu'il avait conquises au front.

Son principal collaborateur est le prince de Stahremberg, encore plus jeune que lui et qui fait contraste presque en tout avec lui, sauf dans la foi patriotique où l'homme d'action et de coup de main qu'est le prince communie étroitement avec l'homme de réflexion et de méditation qu'est le chancelier. Ils ont été, au lendemain de l'assassinat de Dollfuss, les deux sauveurs de la patrie. Ils ont juré de poursuivre l'œuvre de la grande victime ou de mourir.

Par eux, c'est Dollfuss, celui que ses détracteurs avaient surnommé, par dérision pour sa petite taille, « *Millimetternich* », qui se survit. Il semble même présider encore à toutes les délibérations [1].

La politique de Schuschnigg tient en quelques mots : indépendance de l'Autriche, — corporatisme chrétien, — entente économique avec les pays danubiens, — entente culturelle avec les nations catholiques telles que l'Italie et la France. Reprenez chacun de ses traits. Ils répondent à de grandes et belles idées.

L'indépendance autrichienne est garantie par le front patriotique, dont le chef, le prince de Stahremberg, occupe le poste de vice-chancelier, mais pourrait tout aussi bien se trouver hors du gouvernement sans que son importance soit diminuée.

Le corporatisme chrétien est une organisation économique en vertu de laquelle patrons et ouvriers font profession de collaborer au lieu de s'opposer, et de pratiquer l'entr'aide mutuelle au lieu de la lutte des classes. Ce corporatisme n'est nullement opposé à la démocratie en ce sens 1° que tous sont égaux devant la loi et qu'il n'existe de privilège pour aucune caste, — 2° que le peuple a le droit de régler son sort, dans le cadre de ses intérêts de métier ou d'état.

L'entente danubienne vise à être la substitution d'une harmonie économique à l'ancienne monarchie bicéphale, qui avait évidemment sa base dans l'existence d'une aire économique dont le Danube est l'artère principale. Cette monarchie ne peut plus faire peur à personne. Mais ce qu'elle représentait demeure dans l'ordre économique : le Danube n'a pas changé de place et n'a pas démissionné.

Enfin l'entente culturelle vise à la conservation des liens d'ordre spirituel, artistique, littéraire, scientifique, qui unissaient traditionnellement l'Autriche aux centres voisins les plus puissants et les plus conformes au génie de la race et de la nation.

Nul ne niera que ce soient là les éléments d'un très grand programme. Pour nous, catholiques de France, nous ne pouvons que faire les vœux les plus ardents, soit comme Français, soit comme catholiques, pour que le rapprochement entre la nouvelle Autriche et notre pays s'accentue et s'achève, pour le plus grand bien de la paix européenne et universelle.

IV

La *Revue des Deux Mondes* des 1er et 15 février a publié des *Notes intimes* du grand romancier catholique René Bazin.

Pour faire pendant à l'essai sur Bourget que nous avons donné en février, nous dirons ici les principes de Bazin sur l'art du roman, dont il fut un des maîtres, et nous citerons les plus beaux passages de ses *Notes* sur la foi catholique dont son âme était si bien remplie.

Une des premières convictions de Bazin est que le roman qui ne s'occupe que de la vie extérieure est essentiellement superficiel. Il écrit en juin 1887 : « Aujourd'hui, on ne fait plus que le roman des corps. L'étude des âmes ne s'y compose plus que d'une vulgaire analyse de sensations enchaînées. Toute la partie haute de nous-mêmes y est laissée de côté, ignorée, niée par voie de silence. »

Pour lui, c'est l'âme qui l'attire le plus, parce que c'est l'homme même, et non simplement la bête. Il essaie de percer les apparences. Il voit de préférence la beauté intérieure. Il écrit par exemple, en septembre 1891 :

« Sans doute, Dieu, qui voit tout, aperçoit des mystères de honte et de bassesse, des crimes de

[1] Le palais de Ballplatz a été mis en défense. Le coup de surprise de juillet 1934 serait difficile à recommencer ; une garde soigneusement choisie veille. A l'endroit même où Dollfuss fut tué, on a dressé, sur une console, une « Vierge des Douleurs » sculptée par un artiste tyrolien, avec cette sobre inscription : « Ici mourut le chancelier Engelbert Dollfuss, le 25 juillet 1934. » Une lampe y brûle jour et nuit, au-dessus d'une couronne de lauriers cravatée non de crêpe, mais des couleurs nationales, rouge-blanc-rouge. Schuschnigg a placé dans son bureau, par un trait que l'on chercherait vainement ailleurs, le masque mortuaire de son prédécesseur, éloquent symbole et suprême leçon.

toute sorte, inconnus même aux plus fins policiers, des abaissements que ne soupçonnent ni les analystes, ni les moralistes. Mais en même temps, quelles âmes naïves et tendres Il découvre, quels tressaillements d'êtres épris de Sa beauté, que de résolutions de chasteté, de sacrifice, d'abnégation, quelles prières, plus cachées encore, plus profondément ensevelies dans les cœurs ! Car la pudeur est plus habile encore que la peur à cacher ce qu'elle veut. J'ai souvent pensé à ces millions de fleurs qui s'ouvent sans témoins et qui ne sont qu'une figure d'un mystère pareil dans les âmes. »

A vrai dire, les romanciers qui se complaisent dans la peinture des vices ne le font peut-être point par goût personnel, mais surtout par souci de succès. Le public aime les plats faisandés. Voici une anecdote citée au 5 avril 1893 :

« Comte de Rambuteau. Brosse noire. petite moustache noire, tête à casque, parole douce et apprêtée qui pourrait être un tonnerre, mais bien éclusée : «... Les écrivains d'aujourd'hui, la plupart, une si belle forme et rien à dire !... Une jeune femme, chez moi, disait à Maupassant : « Enfin, monsieur de Maupassant, pourquoi, dans vos livres, cassez-vous les vitres ? J'ai si grand peur des courants d'air !... — Très simple, madame, carreaux non cassés, cinq mille exemplaires ; carreaux cassés, cinquante mille !... »

C'est évidemment péremptoire comme argument. L'argent est roi. La morale importe peu. Les fabricants de canons soulèvent l'indignation de certains ; les fabricants de romans faits pour tuer la vertu et l'âme elle-même ne soulèvent qu'une curiosité accrue et malsaine !

Bazin, lui, n'a jamais avili sa plume. Et il a eu aussi les gros tirages ! Maupassant ne raisonnait donc pas juste.

Bazin écrit en février 1894 : « Je rencontrai le vieil abbé Seigneret, fils d'un caporal de la Grande Armée. Nous causâmes de la responsabilité des écrivains. Il me quitta en me disant : « Ah ! les âmes, mon cher ami, les âmes ! » Deux jours après il était mort, et ce mot me restait comme un testament. »

Il exprime son rêve de romancier dans ce beau passage :

« Une femme se trouva sur le passage du Christ, lorsque Jésus suivait la voie douloureuse de la Passion. Elle prit son voile et essuya le visage divin, couvert de sang, de sueur et de crachats. En récompense de sa foi, les traits de son Dieu restèrent gravés sur le voile. Et moi, je voudrais aussi essuyer et laver la face outragée du Christ, dans un livre pur comme le voile de la sainte Femme, soulevé comme lui par la foi et par la compassion. Peut-être qu'alors, — ce serait la souveraine récompense, — sur ces pages destinées à les venger du mépris des hommes, les traits du Christ apparaîtraient ! »

Quant à la technique du métier, voici comment il la comprend, en saisissant sur le vif ce qui se passe en lui :

« Un esprit né pour conter porte toujours en soi plusieurs idées d'œuvres, plusieurs thèmes et d'assez nombreux personnages qui attendent une lumière qui peut être ne brillera jamais pour eux. Je crois que ce temps d'épreuve est très nécessaire à la perfection des portraits, à la solidité des livres qui doivent naître. Quand un sujet, dont on n'a pas écrit une ligne, continue d'habiter l'esprit pendant deux ans, trois ans et plus, on peut être assuré que l'œuvre mérite d'être tentée. »

Cette première loi est fort bien observée. Elle se ramène à ceci : il n'y a de bons que *les fruits mûrs*. Qu'il s'agisse d'un livre ou d'un sermon, ou d'une conférence, ou d'une institution, il faut un temps de gestation, il faut une maturation. Même quand on doit improviser, il convient de se rappeler le mot de Berryer, lui-même improvisateur de génie : « On n'improvise que ce que l'on portait en soi depuis longtemps ! »

Seconde loi du roman, selon Bazin : *observation du réel.*

« Si je cherche au dedans de moi-même, écrit-il, quelques unes des directives que j'ai suivies d'instinct, je crois pouvoir dire que je n'ai jamais admis qu'une nouvelle ou un roman pût être composé par la seule imagination. Il me semble nécessaire aux qualités d'émotion d'une œuvre que l'observation directe de la vie en soit le fondement, et que ce soit une émotion éprouvée, humaine, née dans le cœur même de l'écrivain, qui passe dans celui du lecteur. Dans un certain sens, et quand on le limite, comme je viens de le faire, je suis persuadé que le réalisme est une vérité. Et de même, je ne crois pas que pour les hommes de notre génération, chez lesquels l'imagination a moins besoin d'aliments et de remèdes que le cœur, je ne crois pas qu'il faille un autre procédé de description que celui qui consiste à bien connaître et à bien rendre, dans ses traits essentiels, une contrée, un village ou une motte de terre. Comme le mal et le bien composent, en se mêlant, tout le spectacle de la vie, je crois encore que le romancier doit peindre l'un et l'autre, mais avec une insistance inégale, avec des procédés qui doivent autant différer que les sentiments qu'il éprouve vis-à-vis de l'un et vis-à-vis de l'autre. Il est possible de dire toute chose sans dire précisément son avis sur aucune, mais de telle façon que le lecteur ne s'y trompe pas et qu'il sente, avant même la conclusion du livre, quelles sont les parties où l'auteur est comme associé à son héros, et quelles sont celles où il s'éloigne de lui pour le laisser tout seul. Ce sera nécessairement la méthode de ceux qui pensent avec le grand écrivain russe, que l'art dans toutes ses manifestations doit servir à l'ascension de l'esprit. Et je le répète, cette règle peut se combiner avec toute la vérité et même avec beaucoup d'audace... »

Comme on le voit, René Bazin n'admet à aucun degré la fameuse théorie de « l'art pour l'art », qui ne tend à rien de moins qu'à faire de l'art un absolu, une divinité dont le culte justifie tout !

Il pose ouvertement le problème dans la page qui suit :

« L'art, prétendent quelques-uns, — et ils ont commencé par le montrer dans leurs livres, — est entièrement séparé de la morale ; les romanciers, par conséquent, sont libres de traiter tous les sujets et la manière dont ils les auront traités ne les rendra justiciables que des règles de la beauté, mot que l'on écrit alors par un B majuscule. En tout pays d'Europe, et je pense bien d'Amérique, on rencontrerait des écrivains qui ont tenu ce langage, ou qui sont prêts à le tenir. Ils me rappellent

cette anecdote de deux chevaliers français qui, au temps des Croisades, s'en allèrent trouver le Pape et lui demandèrent, en compensation des grands sacrifices de tout genre qu'ils allaient faire en partant avec leurs troupes pour la Palestine, d'être dispensés de deux commandements de Dieu, à leur choix. On devine le choix qu'ils auraient fait. Le Pape ne fut pas de leur avis et il leur fit observer qu'il n'avait pas le droit, en pareil cas, d'accorder une dispense...

Il en est ainsi pour le roman. Les libertés trop grandes qu'ont prises certains romanciers de tous les temps et de tous les pays, les manifestes de quelques chefs d'écoles littéraires, n'empêchent pas leurs écrits d'être soumis, comme tout acte humain, aux lois de la morale divine. Ils le sont d'autant plus qu'ils constituent un acte de direction. Et on peut observer, en outre, qu'il serait tout à fait singulier de prétendre les soustraire à la morale, puisqu'ils sont un récit de certaines « tranches de vie, » c'est-à-dire une suite d'actions, lesquelles sont toutes dominées et doivent être jugées par les règles constantes du bien et du mal Je crois que l'invention de Nietzsche, du *surhomme* que les devoirs communs n'obligent point, n'a pas été sans influence sur le développement des doctrines de complète licence pour l'écrivain. C'est si commode d'être surhomme, et si facile de se croire tel !

Par sa nature, le roman me semble un ouvrage destiné à ceux-là et à celles là qui ne sont plus au début de la vie. Il peint la réalité, qui est un mélange de bien et de mal. L'écrivain le plus honnête possède sur ce point une très large liberté ; il peut mettre en scène presque toutes les passions, décrire presque toute la réalité du monde où nous vivons : mais une règle l'oblige, en conscience : il doit peindre le mal sans le faire aimer ; il peut exposer l'erreur, pourvu qu'à des signes, forts ou légers, dont il est le maître, on devine ou l'on sache qu'il expose une idée, mais qu'elle reste marquée d'un caractère qui la vicie.

Dangereux art, d'une puissance presque infinie. Et quelque soin qu'apporte l'écrivain, ceci reste vrai : il n'y a pas de grand roman qui puisse être lu indifféremment par tous et le choix d'un livre, à tout jamais, demeure un problème individuel. — Art bien mystérieux aussi et qu'il ne faut point aborder, si l'on n'est pas né observateur et conteur tout ensemble L'idée de l'œuvre se présente inopinément à l'esprit, presque toujours ; elle vient d'une émotion, d'un mot, d'un trait vu ou lu, qui éveille en nous cette sorte de tentation : « Que ce serait là un beau sujet de roman ! Quelles larges vues sur le monde cela peut ouvrir ! Que de cœurs il toucherait ! Que d'esprits inconnus de moi, lointains, fraternels, pourtant, s'intéresseraient à la destinée de ces êtres que je puis faire commencer, grandir, aimer, souffrir, parler, que je puis expliquer devant eux ! » Car, en même temps, un, deux, trois personnages essentiels du drame se sont éveillés dans l'imagination de l'artiste. Comme ils ont déjà une physionomie propre ! Comme celui-ci ressemble à ce voyageur que j'ai rencontré dans telle ville, à mon voisin de campagne, à un ami que j'ai perdu ! Et cette femme, presque dessinée, de condition médiocre, mais d'âme courageuse, tendre et secrète, n'est-ce pas celle qui m'a dit, un jour : « Je n'en veux pas à la vie, je sais qu'elle est faite pour quelques-uns ! » Oui, c'est elle, je la reconnais, elle qui m'a dit encore, plus tard, après son mariage : « Partout où je vois une maison heureuse, il y a une femme oublieuse de soi ! » Personnages qui attendent. Que leur manque-t-il encore ? D'être appelés à la vie complète. Ce sont des ombres qui passent, indécises. L'écrivain leur laisse le temps de grandir, à ces enfants de sa mémoire et de son imagination. Au fond de lui-même, et sans qu'il y travaille consciemment, le sujet qui l'a séduit se compose peu à peu. Une puissance est là, qui veille et s'enrichit d'une parole par hasard entendue, d'un geste, d'un détail de costume, de la beauté d'un matin et d'un soir. Une illumination soudaine, une petite joie se présente et on ne l'a pas prévue : « Tiens, voilà ce que dira Geneviève et que répondra Dorothée... Oui, ces yeux-là sont bien ceux de la douleur que je peindrai... Cette maison sous les ormes, cet appartement que quelqu'un a cru bâtir pour soi même, mais non, il l'a bâti pour moi, car je logerai là les parents de Geneviève, et ce sloop tout blanc, c'est celui qui emportera le fils aîné, navigateur, homme d'aventures né dans la famille sédentaire, dont il exprimera le rêve longtemps contrarié, pendant des générations peut être, et tout à coup délivré... »

Ainsi obscurément, au milieu de cent autres occupations, des visites, des travaux différents, des promenades, des conversations, et du sommeil sans doute, une histoire se développe, se colore, prend dans l'âme une importance croissante, jusqu'au jour où l'écrivain décide : « Tu vivras ! » Alors, il saisit son stylographe, il ouvre son bloc de beau parchemin, il écrit, il s'arrête, il médite, il corrige, il recommence de travailler, il lui arrive de sourire sans qu'on sache pourquoi, et de souffrir des maux qu'il a seulement décrits.

Heures innombrables passées à courir le monde et à connaître les pays divers où ont vécu les enfants de mes songes ; heures passées à ma table de travail ; inquiétude et fièvre mêlées de quelques frissons de joie, quand le mot cherché, ou l'image brève et juste me venait à l'esprit ; confidences que j'ai pu faire, çà et là, sous le masque du personnage ami, je ne vous regrette pas si j'ai touché des cœurs, si je les ai ouverts à plus de charité, à plus d'espérance, à plus de courage de vivre, si j'ai fait voir, à des esprits distraits ou déçus, que, dans le mal immense et retentissant, le bien a sa place, presque toujours secrète et conquérante, qu'il est le rachat du monde, et que cette noblesse, depuis le Christ, habite souvent chez d'humbles gens, et, pour qui sait comprendre, les transfigure. »

Nous avons essayé de préciser, dans notre dernière Causerie, cette sorte d'apologétique que Bourget appelait « expérimentale » On se souvient qu'il la nommait telle parce qu'il avait conscience de travailler en pleine pâte du réel, parce qu'il était convaincu que jamais il ne lui arrivait de « donner le coup de pouce » ou de « solliciter doucement les faits, » comme Renan disait qu'il faisait des textes. Pour Bourget, la composition d'un roman est une sorte d'hallucination lucide. Les lignes de Bazin que nous venons de citer semblent une démonstration de l'existence de cette hallucination propre au romancier. Mais Bazin, au cœur de cette hallucination qui fait mûrir en lui le sujet de son œuvre future, ne perd pas ses facultés d'analyse et de jugement moral. Les faits qui s'imposent à lui comportent une leçon. On vient de voir comment il la traduit : le bien a sa place dans le monde. Il ne fait pas de bruit ; et pourtant il est la vraie rédemption et donc la raison d'être de la création. Il est conquérant. Il habite chez les humbles et il les transfigure !

V

Auprès de ces idées de René Bazin sur son art, les *Notes intimes* nous livrent çà et là de hautes pensées sur la religion catholique, dont l'auteur fut toujours non seulement un disciple si convaincu, mais un apôtre si fervent.

Il nous y livre le secret de sa robuste foi et de ses raisons de croire :

Juin 1891 : « Ce ne sont pas les objections contre l'Eglise qui m'ont beaucoup troublé. Quand on voit le navire se bien comporter sur la lame, après dix-neuf cents ans, n'avoir perdu ni un mât, ni une planche, on est tranquille sur sa solidité. La maladresse d'un matelot, l'humeur d'un quartier-maître, un paquet de vieux cordages oubliés dans un coin, toutes ces choses n'ont aucune importance au fond et n'arrêtent ni ne compromettent la marche de l'immortel vaisseau. »

Cela revient à dire : la continuité, la majesté, la pérennité, l'unité de l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique, est chose si surhumaine qu'on n'y peut voir qu'un signe d'origine et d'autorité divines. Toutes les objections que l'on peut faire ne portent que sur de l'accessoire, sur l'inévitable humain que comportent les œuvres de Dieu même, sur notre terre.

Au fond, ce que les objecteurs redoutent, *c'est le joug :*

Juillet 1891 : « L'âme contemporaine rôde autour du christianisme dont elle aperçoit la beauté et même la vérité, seulement écartée par la morale chrétienne, qui lui paraît dure. »

Et pourtant Jésus a dit : « Mon joug est doux et mon fardeau léger. » Il le comparait à celui que les Pharisiens imposaient. On peut aussi le comparer à celui que le monde, la mode, le vice et sa tyrannie imposent !

Même pensée de Bazin, en janvier 1894 :

« Si l'on me disait qu'un château de cristal, ayant des fondations profondes dans la terre, de belles murailles nettes, des fenêtres partout sur le ciel, est menacé parce qu'on voit des souris courir au bas et lever leurs ongles vers le limpide et solide édifice, je rirais. Les objections contre l'Eglise font à peu près la figure de ces souris, et n'ont que leur importance. Je ne vois de raison et d'harmonie qu'en elle, de repos et d'espérance qu'en elle. Elle seule me remplit l'âme d'une sécurité abondante, d'une piété intelligente et me fait comprendre le défaut d'équilibre de mon être et du monde En dehors d'elle, je n'aperçois que des petits morceaux de vérité, attachés, comme du verre, par de grosses soudures de plomb. Elle seule est la belle glace pure à travers laquelle la vérité descend et la chaleur divine. »

On remarquera dans ce beau passage, outre la vigueur originale des comparaisons, la force de cet argument : sur tous les points obscurs de la destinée humaine, l'Eglise m'éclaire, *et nul ne m'éclaire en dehors d'elle.* C'est toujours le mot de S. Pierre : « Seigneur, à qui irions-nous ?... »

Bazin revient sur cette évidence, en novembre 1896 :

« La religion catholique m'apparaît seule raisonnable et complète dans son explication du monde. Tout le reste porte la trace évidente du mensonge, de l'enfantillage, de l'abandon de tout, ou de la volupté qui se fait doctrinale, ce dont elle n'a pas besoin. Le caractère d'universalité est aussi bien frappant et vraiment divin. Il n'y a pas de peuple, pas de temps, où cette doctrine extraordinaire ne soit possible et utile ; il n'y a pas de petit qui ne la puisse entendre, ni de grand qui la puisse entièrement posséder. L'infini la déborde et elle est faite pour nous, comme un domaine qu'on foule, dont on sent la solide terre sous le pied et dont la limite nous échappe. On peut bâtir une cabane ou galoper sans repos. »

Parfois il aborde des arguments plus particuliers.

Août 1900 : « Quelle arme formidable contre l'Eglise eût été la proclamation de l'infaillibilité pontificale, si l'Eglise n'avait été sûre de sa divinité ! Quelle maladresse de s'exposer à la comparaison, à la discussion des enseignements des Papes, depuis dix-huit cents ans ! Mais que peuvent les haines contre elle? Toutes mordent et rien n'entre. Leurs morsures, comme les baisers des fidèles, polissent le marbre pur dont est faite la statue. »

Ce qui le frappe le plus, semble-t-il, en dehors de la splendide durée de l'Eglise, c'est la douceur divine de sa doctrine sociale. Il y revient souvent dans ses *Notes :*

Décembre 1900 : « Les pauvres n'ont jamais été aimés pour eux mêmes que par l'Eglise et par les saints de l'Eglise. L'humanité simplement humaine les a constamment rejetés ou exploités. Et tout affaiblissement du Christianisme leur a été nuisible, rapidement et sans compensation. »

Février 1901 : « L'Eglise, donneuse d'idées universelles aux plus pauvres gens ; l'Eglise qui les fait participer en réalité au gouvernement du monde, qui les rend frères des puissants, qui les rend supérieurs à la mort et au mal, voilà celle qu'on ignore et qu'on persécute ! Et cette tendresse qu'elle a pour nos misères ! Les vivants et les morts, elle les intéresse à nous. Elle dresse son Jésus, notre trésor, notre salut, à tous les carrefours des pays chrétiens ; elle tolère la familiarité des hommes avec les saints ; elle n'a jamais de désespoirs, jamais de condamnation qui ne se puisse lever, et la vie est devant elle, qui pense à l'immortel lendemain, plus précieuse qu'à nos propres yeux. »

Mars 1894 : « Quand je pense que le bon Dieu retire à lui tous ces pauvres vieux, ces infirmes dont nous voulons à peine ! Il voit leur âme, qu'eux mêmes ne sentent plus guère, et leurs mérites passés dont ils n'ont plus souvenir. *Seule religion où les infirmes comptent !* » (C'est moi qui souligne).

On comprend dès lors que, pour Bazin, la haine de l'Eglise ne puisse s'expliquer que par la méchanceté ou par l'ignorance :

Février 1895 : « L'Eglise a des ennemis nombreux, quelques-uns ignobles. Mais la plupart sont ignorants de ce qu'elle est et ne l'aiment pas parce qu'ils ne la savent pas. »

Partant de cette constatation, il donne d'excellents conseils aux apologistes :

Janvier 1893 : « La certitude d'avoir raison n'empêche pas la douceur des mots. Il y a un orgueil dans les manières violentes de dire le

vrai. Et cela nuit singulièrement aux thèses qu'on soutient. Aujourd'hui surtout, dans l'inextricable amas de doute qui enveloppe les âmes, rarement une parole dure et froide entrera. Si elle entre, ce sera pour blesser. La charité, la pitié humble, ont seules le don de pénétrer à travers les obstacles, car il y a toujours une route. Je ne dis pas la charité qui parle seulement, mais celle qui agit. Il me semble en effet que la morale appliquée, l'exemple, la générosité, le sacrifice, porteront désormais les dogmes plus vite et plus loin que les livres et les discours. Le monde lutte avec rage contre l'idée théologique : il la devine et il l'admire dans les dévouements qu'elle inspire. C'est une apologétique comme une autre. Et je la crois presque seule puissante de nos jours, parce que le siècle qui prétend remuer tant d'idées est le plus incapable de discussion et le moins philosophique qui se soit vu depuis longtemps. »

Même thèse en février 1895, mais exprimée en termes poétiques :

« Ne voyez-vous pas que le monde des esprits s'approche de l'Eglise, comme de pauvres oiseaux que la traversée a lassés, qui ont un peu peur du grand navire, qu'il ne faut pas effaroucher, ni prendre à de mauvais gluaux. Il faut au contraire laisser pendre les vergues libres, les petits bouts de corde où ils se poseront, très loin du plancher. Qu'importe ? Le navire les emporte en les reposant. »

Terminons par cette magnifique profession de foi :

« Croire fermement et se montrer chrétien dans les moindres actes de la vie, là est tout l'honneur, toute la vérité, tout le bonheur et le repos de l'homme.

C'est mon entière conviction. Je n'ai jamais trouvé dans les systèmes humains quoi que ce fût qui ne me repoussât par la puérilité, la tristesse, le défaut d'ampleur des doctrines. Nous sommes supérieurs à tout ce qu'on veut faire de nous dans toutes les écoles, sauf dans l'Eglise catholique, où nous sommes enfants de Dieu, nés pour lui. D'un bout à l'autre de ma vie, je n'ai jamais rencontré que des confirmations de la vérité de l'Eglise. Rien ne tient qu'elle seule, pourvu qu'on tâche de l'examiner. »

Cette immense destinée de l'homme que seule l'Eglise a su nettement éclaircir et donner à chacun de nous comme idéal, Bazin la traduit dans cette prière :

« Je ne suis qu'un grain de poussière, où se reflète Ton Image ; le vent m'emportera dans l'abîme et nul œil ne me reconnaîtra si ce n'est le Tien, au signe que je porte, et Tu me sortiras des ténèbres, et, le sujet restant infiniment petit, ton Image le grandira indéfiniment, l'illuminera, le transformera, le glorifiera, ô mon Dieu ! »

Quand on porte un tel espoir dans son cœur, on est armé pour les combats de la vie et, selon le mot de saint Jean, on se purifie pour en être digne !

VI

Les *Notes intimes* contiennent aussi de délicieux croquis des grands littérateurs que Bazin a été à même de fréquenter, au cours de sa vie longue et glorieuse. Voici les principaux.

31 mars 1893 : « Vu Jules Lemaître. Grand cabinet atelier, tapis d'Orient, affiches de Chéret le long des murs, grandes verrières avec roses trémières. Buste de Renan en terre cuite. — Il est en veston, pantoufles, et fume une cigarette d'Orient. Figure ramassée, barbe rare, grise et blonde, cheveux ravagés, taille un peu voûtée, nez aigu, sous des sourcils effarouchés, yeux étincelants, spirituels, mobiles avec un fond d'inquiétude certain : *irrequietudinis.* »

2 avril 1893 : « Anatole France. Dix heures du matin, 13, rue de Sontay, cinquième étage.

— M. Anatole France ?

— Moi-même. Je vous demande pardon de la tenue.

Serviette au cou, de la mousse de savon sur les joues, à demi rasé, en veste grise percée au coude, un mouchoir rouge pendant de la poche, jusqu'au milieu de la cuisse, des pantoufles traînantes. Barbiche occupant tout le menton, et la joue rasée. Je lui vois faire la barbe par un petit jeune barbier maigre. Lui est assez gros et de taille moyenne. Entre deux coups de rasoir, dans sa chambre à coucher, il m'interroge.

— Qu'est-ce que vous avez mis dans ce volume ? *(Madame Corentine).*

Il s'embarrasse dans ses phrases, et grimace, parlant du coin des lèvres pour ne pas être coupé :

— La littérature ! Je ne comprends pas le monsieur qui se dit : « J'en vivrai ! »

Cela veut dire qu'on est sûr de plaire. Voyons, est-ce possible de penser cela ? Moi, j'en fais le moins possible... Je ne sais pas le but de la vie. J'ignore. Alors je travaille juste assez pour... Coupez plus près de la bouche, monsieur Léon... pour payer mon loyer...

Il m'a dit qu'il ferait un article, — qu'il n'a pas fait, — et qu'il viendrait à Angers, — ce qu'il ne fera pas. Cependant, il m'a montré mon volume parmi trois autres, rangés sur sa table de travail, en bonne place. Son père, m'a-t-il dit, vendait du vin aux Rosiers (Maine-et-Loire).

— Bon petit vin, n'est-ce pas, le vin d'Anjou ?

— Oui.

— Ça me fait plaisir que vous rendiez justice au vin de mon père... Ah ! la critique ! Cela m'a fait beaucoup d'ennemis. Il y a Brunetière notamment... »

Avril 1899 : « Vu Anatole France, villa Saïd. Il avait une calotte de soie rouge et une robe de chambre. Nous avons parlé de tout. Halévy est un diplomate, m'a-t-il dit. « Il en a les dons, l'esprit, la souplesse, la franchise dans la prudence et la sûreté habile. » — Puis la conversation a glissé sur les causes finales : « Je n'y crois pas. Le monde périra et elles ne seront pas connues. La pensée est un petit luxe des hommes, qu'ils se sont donné. J'aimerais qu'une forte minorité de l'Académie pensât comme moi... » etc... Beaucoup de reprises de mots, d'explications, de nuancé dans la conversation. »

Juin 1894 : « Lundi 17, chez M. Pierre de Nolhac, déjeuner avec Alphonse Daudet, sa femme, son fils Lucien, sa fille de dix ans.

Daudet, joli profil de lignes nettes ; maigre et souffrant ; bonté du regard et des mots ; tout d'imagination.

— Je me rappelle les dates de ma vie par les chansons que j'ai entendues aux différentes époques... La Provence, je ne sais si nous ne l'avons pas faite, mais je l'aime !

Quand je lui ai parlé de Mistral, il a récité la *Communion des Saints* et c'était un charme que cette poésie dite par une voix timbrée, charmante et frémissante. »

Décembre 1895 : « Jeudi 5, visite à Alphonse Daudet. Quelques « jeunes écrivains » échoués là et n'osant pas parler. Puis Coppée, ayant les yeux et la conversation jeunes, blaguant. Puis Poincaré, réservé, disant bien, froid, penché sur un coude pour écouter le bon Daudet à tête patriarcale. Ganderax, deux yeux doux au-dessus d'une barbe immense. Léon Daudet, qui est méridional de type, jusqu'à en être oriental. Paul Hervieu, moustaches jaunes, attentif, photographe en conversations. »

15 janvier 1898 : « Dîner chez Mme Aubernon, avec MM. Brunetière, Larroumet, Paul Hervieu, Gabriel Séailles, Brochard, et deux ou trois autres.

A peine commençait-on à manger le potage, que l'affaire Dreyfus a mis aux prises Brunetière avec Larroumet, à l'occasion de M. Séailles, qui avait signé la demande en révision. La conversation a été d'un intérêt immédiat, vif, varié, malgré le sujet. Brunetière s'est montré tellement fort et tellement orateur, qu'à un moment nous avons applaudi. Il a défendu la Vendée militaire, « non alliée de l'étranger... Qui était donc l'allié d'Henri de La Rochejacquelein ? Qui donc ? » Il a dit : « Tout ce trouble d'esprit, mon pauvre Séailles, c'est le résultat de votre chère Révolution. » Il parlait en indépendance parfaite Il donnait l'impression d'un homme complet, d'une supériorité générale. »

Jeudi 13 octobre 1904 : « A l'Académie. J'étudie les cravates de mes confrères. Brunetière arrive avec une cravate papillon, à larges ailes, verte et rouge, très select. Il est bien portant. Vandal et Voguë ont des lavallières nouées à la main, correctes avec épingle riche. Faguet porte le plastron Belle Jardinière à 95 centimes. Mézières et Theuriet le nœud noir tout fait, aplati et décent.

En sortant, je dis à Vandal : « O Vandal, dont la villégiature consiste à porter le chapeau rond et à descendre plus souvent à pied l'avenue des Champs-Elysées, expliquez-moi pourquoi M. Brunetière est d'une élégance raffinée dans son costume ? L'homme absorbé qu'il est devrait avoir une tenue négligée »

Houssaye, qui nous accompagne, répond : « Il en a été ainsi jusqu'au jour, — il y a longtemps, — où à la *Revue*, chez M. Buloz, quelqu'un plaisanta, à ce propos, Brunetière, qui dit alors : « A partir d'aujourd'hui, j'aurai le premier tailleur, le premier chemisier, le premier bottier de Paris. » Il a tenu parole. »

Il y aurait encore bien d'autres charmants croquis de ce genre à relever dans ces pages exquises. Loti en particulier serait drôle à contempler dans son logis exotique, baroque, élégant et original où l'on ne pénètre que par une échelle (une manière pour le grand écrivain de se soustraire aux fâcheux). Une visite de Léon Bourgeois, célébrité maçonnique et radicale-socialiste, à Bazin en vue d'être admis à l'Académie française, nous apporterait aussi des traits piquants. La mort du marquis Costa de Beauregard serait un bel exemple de mort chrétienne. Nous aurions à admirer un joli profil d'Edmond Biré. Mais il est temps de finir et nous terminerons par l'émouvant spectacle de Coppée sur son lit de mort :

Mardi 17 décembre 1907 : « Trois heures et demie, je demande d'être admis chez Coppée. Le secrétaire travaille dans le petit salon. Il m'introduit dans la modeste chambre, fenêtre sur cour, porte donnant dans le petit salon fumoir où nous avons souvent été reçus les uns et les autres.

Coppée est couché à gauche de la chambre, la tête du côté opposé au jour ; il se soulève, sa main blanche, sa main fine, sa main de vieillard serre la mienne. Il me semble très pâle ; il a l'air grave et comme grand seigneur, il est simple et bon.

— Asseyez vous... Oui, je sais que vous priez pour moi. Vous faites bien... Je suis bien fatigué. J'ai voulu recevoir l'extrême onction en parfaite connaissance, afin de comprendre les prières et d'y répondre, au lieu d'attendre les demi-ténèbres, comme on fait trop souvent. Cela s'est fait dimanche. Ç'a été une douceur pour moi. Ne croyez pas que je méprise la douleur, et que j'aie du stoïcisme. Je voudrais la renvoyer. Mais j'ai des forces contre elle, — et me montrant le crucifix pendu à la muraille, au milieu du lit, — surtout celle là... »

Il avait le geste aimable, la distinction, la cordialité. Sa parole était gênée, mais nette encore.

Toute la naïveté qui peut rester à un Parisien de plus de soixante ans... Il était encore reconnaissant, enthousiaste, sensible, comme s'il avait été jeune. C'est que l'esprit n'était pas déformé, et n'avait pas changé de route. L'idéal, dont il avait pu s'écarter, était resté le même. Et là est la jeunesse de l'âme : dans ce qu'elle croit.

Je lui avais dit, en entrant : « Vous savez que tout le monde pense à vous, que tout le monde vous aime... — Oui, je sais bien, merci. »

Mais le geste disait : « A quoi bon ? » Il avait dépassé l'heure où le monde sert d'appui ! »

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Joseph Souilhé, S. J. — La Philosophie chrétienne de Descartes à nos jours. T. I : *De Descartes à Chateaubriand* ; t. II : *Les temps modernes*. — Deux vol. de la *Bibliothèque catholique des sciences religieuses*, de chacun 150 p., à 12 f. — Paris, Bloud et Gay.

Au début de ses études sur l'*Esprit de la Philosophie médiévale*, M. Etienne Gilson se demandait « si la métaphysique classique ne s'est pas nourrie de la substance de la révélation chrétienne beaucoup plus profondément qu'on ne le dit » (1re série, p. 19), et en particulier, si les philosophies, à partir de la Renaissance, ne sont pas largement tributaires, parfois à leur insu, de la pensée chrétienne inspiratrice des philosophes du Moyen-Age. Poser cette question, c'est, pour l'éminent historien, poser sous l'un de ses aspects le problème de la « philosophie chrétienne. »

C'est en ce sens large que le P. Souilhé emploie l'expression de « philosophie chrétienne. » Les deux tomes de son intéressant précis renferment, en tout cas, une réponse au problème posé par M. Gilson. L'enquête de l'auteur ne se borne pas, en effet, aux penseurs qui se sont placés au centre même du Christianisme pour insérer les données révélées dans leur conception organique de l'Univers. Elle cherche, de plus, à se rendre compte « s'il est vrai que l'idée religieuse, plus précisément l'idée chrétienne, ait eu sur le développement des philosophies récentes une influence réelle, une influence profonde » (préface, t. I, p. 9). Simple esquisse, d'ailleurs, aux traits sobres, mais parfaitement nets. Elle suffit cependant pour mettre en lumière le rôle important que joue la question religieuse dans la plupart des grands systèmes, et